

# Katja Strunz et Cameron Jamie

## La chronique d'Olivier Cena

### LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA



« Chacune des parties de cette exposition est un fragment constructif, est-il écrit dans la feuille informative donnée par la galerie. Ces fragments sont des représentations de reliques qui, parce qu'elles marquent le temps des rêves, retombent dans notre présent. » Puis, après une citation de l'incontournable philosophe Walter Benjamin, le texte ajoute : « En ce sens, les oeuvres sont des conteneurs de la dialectique historique qui, en se souvenant de ce qui a été, recherche maintenant le présent. » L'auteur de ces « conteneurs de la dialectique historique » est une jeune (37 ans) artiste allemande, Katja Strunz. Sa première trouvaille est de construire en volume sur le mur ce qui était, au temps de l'art moderne, plat - en l'occurrence des peintures abstraites géométriques. Sa seconde trouvaille est l'utilisation de Benjamin. Strunz s'appuie sur les écrits du philosophe (mort en 1940) comme sur une sorte de mode d'emploi pour concevoir son oeuvre, puis justifie son oeuvre en convoquant ces mêmes écrits, qui deviennent, du coup, les plus « appropriés pour mettre en mots l'oeuvre artistique de Katja Strunz », dit encore la feuille - jolie pirouette, donc. Derrière la manipulation se cache une tendance actuelle de l'art que l'on peut qualifier de néo-moderniste - le néo-modernisme étant à l'art contemporain ce qu'était autrefois le néo-classicisme à l'art moderne. Le verbiage philosophique y remplace les casques de nos pompiers d'autrefois : même rutilance masquant des creux abyssaux. Mais, et c'est là l'originalité de Katja Strunz, le néo-modernisme plagie rarement l'abstraction géométrique du début du siècle précédent ; il préfère, en général, s'attaquer au surréalisme. Ainsi les dessins à l'encre de la jeune (38 ans) artiste américaine Cameron Jamie, qui paraissent des



Katja Strunz, jusqu'au 22 nov.,  
galerie Almine Rech, 19, rue de  
Saintonge, Paris 3e. Tél. :  
01-45-83-71-90.



Cameron Jamie, jusqu'au 30  
nov. à la galerie Nathalie Obadia, 3, rue  
du Cloître-Saint-Merri, Paris 4e. Tél. :  
01-42-74-67-68.

Photo : Crédit : Courtesy Galerie Almine  
Rech, Paris

produits de la technique du dessin automatique chère à Breton. En y regardant de près, on remarque leur faiblesse graphique (l'inélégance du trait) et, surtout, leur composition bancal (ils sont rarement équilibrés). Mais ce qui importe, là, c'est surtout la façon dont ils sont exposés - autrement dit le casque. La plupart sont punaisés sur une planche en faux bois (!) posée au sol et appuyée contre le mur, et l'un d'entre eux, le plus grand, est exposé sous le plateau en verre d'une table métallique noire. Le néo-modernisme, comme l'était le néo-classicisme d'ailleurs, est la plupart du temps assez chic, en accord avec le design et la déco du moment. Le texte (toujours lui) consacré à Katja Strunz insiste même (sans peut-être le vouloir) là-dessus. Il explique que l'auteure poursuit « sa tactique avec une légère ironie en rusant avec les récipients : la rouille et la patine n'ont parfois que quelques jours d'âge ». Au-delà de sa naïveté, il dit donc l'effort porté sur l'aspect décoratif des objets exposés : rouille, patine, vieillissement des matériaux comme pour de fausses antiquités. Là agit opportunément le charme discret de la nostalgie - même s'il ne s'agit que d'une nostalgie de façade. C'est une autre dimension du casque.

**Olivier Cena**

**Telerama n° 3018 - 17 novembre 2007**